10 c. le Numéro. HORS LA CHARITÉ PAS DE SALUT 1er Août 1868. -- N° 12.

LE SPIRITISME A LYON

Les communications entre le monde spirite et le monde corporel sont dans la nature des choses, et ne constituent aucun fait surnaturel, c'est pourquoi on en trouve la trace chez tous les peuples et à toutes les époques; aujourd'hui elles sont générales et patentes pour tout le monde.

PARAIT DEUX FOIS PAR MOIS

Les Esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité.

EN VENTE
CHEZ LES LIBRAIRES DE LYON
Le Dépôt du journal est chez M. ROUSSET.
Cours Lafayette, 80.

L'excédant des frais sera versé à la caisse de la Société de Secours fraternels spirites.

Pour tout ce qui regarde la Rédaction écrire franco RUE TUPIN, 31, LYON.

Abonnements
pour Lyon et les départements
UN AN : 4 FR.

SOMMAIRE.

AVIS.

En date du 3 juin 1868, M. le Sénateur Préfet du Rhône a autorisé la vente sur la voie publique, par les marchands de journaux stationnaires ou permissionnés, du journal le SPIRITISME A LYON.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs les numéros parus jusqu'à ce jour.

RÉINCARNATION.

LES DRUIDES.

Les druides, dont la religion a même été interprétée d'une manière mythologique, enseignaient l'unité de Dieu, la réincarnation des âmes dans de nouveaux corps, et enfin nous ont laissé des preuves incontestables de médiumnité.

On peut citer comme témoignages, les écrits qui nous sont restés de plusieurs auteurs :

Ammien-Marcelin a affirmé ce que nous venons de dire.

Diodore de Sicile, dit que non-seulement ils brûlaient les corps de leurs défunts, mais encore les lettres qu'ils avaient adressées à leurs parents et amis et autres choses qu'ils avaient aimées.

Les druides voyaient l'univers divisé en trois cercles. Le premier, celui où Dieu réside, représentait l'absolu, l'infini; le second, habité par les âmes dont les travaux achevés et les épreuves terminées, les avaient rendus à la société des élus; les autres âmes en pèlerinage peuplaient le troisième cercle.

Cette croyance exclut celle de l'enfer. Le Spiritisme d'accord avec les druides, en ce qui touche la négation de l'enfer, accorde encore son adhésion sur la manière plus rationnelle que celle du catholicisme, de considérer le péché originel comme une tache personnelle et non l'œuvre arbitraire d'un faux jugement de Dieu, qui aurait condamné tous ses enfants à souffrir de la faute d'un seul (Adam).

Pour ce qui est des trois cercles, nous ne saurions les passer sous silence.

A notre point de vue, il y a quelque naïveté à circonscrire Dieu et à croire qu'une partie de l'univers pourrait, sans cesser d'être harmonisée, privée de la présence de son Auteur. Il serait aussi difficile de croire, en considérant le peu que nous pouvons juger de l'ordre qui régit l'univers, il serait difficile de croire, disons-nous, que l'*absolu de la sagesse divine* ne se trouve pas mêlée à titre de cause à tout ce qui vit, s'harmonise ou se heurte sur une planète quelque inférieure qu'elle soit.

Partant de ce que les âmes, après la mort du corps, se réincarnent dans de nouveaux corps, les druides enseignaient que les âmes qui naissent, peuvent déjà avoir vécu : de là la préexistence.

Il y a une haute morale à tirer de cet enseignement de la réincarnation. Nul ne peut maudire l'étrangeté de sa position, calomnier les erreurs ni les vices de son entourage, ni enfin les calamités ou la fatalité de son épreuve. Tout cela, loin de nous être imposé, n'étant, à vrai dire, que la conséquence des fautes que chaque âme a commises pendant le cours de ses vies antérieures, ou l'épreuve que cette âme a choisie pour essayer de nouveau ses forces, dans la lutte, espérant par là progresser. En murmurant contre le mal que l'on endure, on murmure nécessairement contre celui qu'on a commis; en négligeant de se corriger de ses imperfections, on se prépare de nouvelles peines, et on retarde son bonheur.

Dieu ne se venge donc point. Mais comme l'a dit Christ : « Rien de souillé n'entre dans le royaume des cieux. » Et l'homme a pour devoir de s'instruire et de se purifier, en d'autres termes, de grandir en intelligence et en moralité. L'âme subit les lois de l'harmonie, et ne saurait vivre dans un milieu qui lui serait étranger. Elle passe donc par les degrés d'infériorité ou d'enfance avant d'arriver à la perfection, et de là au bonheur. Comme l'enfant, elle subit l'hésitation, la crainte, la chute; elle faute, elle s'égare, elle est tour à tour châtiée, aidée, enseignée, soutenue et par conséquent jamais maudite. Car Dieu est bon comme il est éternel, il sait la faiblesse de sa créature, mais il sait qu'il l'a créée pour qu'elle jouisse de l'éternité.

Nous citerons ici, ces lignes extraites des poésies d'Amédée Marteau.

L'homme frappe et maudit, Dieu dirige et éclaire.
Ce qu'il hait, c'est le crime et non le criminel,
L'homme qui n'a qu'un jour se venge avec colère.
Dieu seul est indulgent, car il est l'Éternel.

TABLES TOURNANTES.

« Tout ce qui blesse les lois naturelles a quelque chose de faux, a dit Châteaubriand. »

Lorsqu'on veut développer une idée, enseigner quelque chose de nouveau, le propager et surtout le mettre à la portée de tous, il est bon de développer clairement son système.

Nous rappellerons donc que les tables se meuvent au moyen de la combinaison des fluides, lesquels se combinent et se modifient par l'action physique et intelligente des hommes et des Esprits. Ces fluides n'appartiennent exclusivement ni à l'incarné, ni au désincarné qui se communique; ils émanent de l'un et de l'autre et se puisent également dans le fluide universel.

Cependant, comme quelques-uns de nos lecteurs pourraient ignorer ce que sont les fluides, et quelles sont leurs propriétés, nous allons essayer de donner une petite explication à ce sujet.

On appelle *corps* ou *matière* tout ce qui peut tomber sous nos sens. Le tact ou toucher, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, sont appelés à constater par l'expérience la vérité de cette définition, et l'impossibilité de supposer un effet sans cause, place, l'existence de la cause qui agit alors sur nos sens au même degré que les organes qui en ressentent les effets. Il faut donc reconnaître en même temps, par l'appréciation, les corps qui peuvent s'y soumettre, et, quels sont nos moyens de les apprécier, afin de faire une sérieuse connaissance, non-seulement avec les objets qui nous entourent, mais avec nous-même, matériellement comme intellectuellement parlant.

Prenons donc un *corps* quelconque, du bois par exemple, divisons le en parties aussi petites que possible: nous donnons à chacune de ces parties le nom de *molécules*.

Dans la constitution des corps, les molécules ne peuvent être considérées comme en contact immédiat : puisqu'un morceau de bois plongé dans le liquide s'imprégnera de lui et en absorbera une partie dont le poids s'ajoutera à son poids primitif. Donc, avant d'être plongé dans le liquide, il n'était pas dans toute son étendue essentiellement composée des parties solides qui paraissent le composer. Il existe entre les molécules des espaces que l'on a appelés *pores*. Dans ces espaces vides circule l'air ou fluide universel.

La physique nous démontre que les fluides peuvent subir diverses modifications, qu'on peut en les dirigeant leur faire produire une infinité d'effets. Le magnétisme, connu de presque tout le monde, et rejeté et combattu seulement par les intéressés à sa perte, a prouvé mille fois son utile existence.

D'après ce que nous venons de dire, on comprendra que la table étant un corps composé de molécules attractivement unies, dans leurs masses, mais aussi tenues à distance par la loi de répulsion, ce qui donne l'existence à ces espaces vides de molécules, et appelés *pores* dont le bois de la table est également composé, et dans lequel circule le fluide universel. On sait que ce même fluide circule chez les plantes et chez les animaux, que tout vit et respire par l'air.

L'homme, par le contact de ses mains, impose le fluide qu'il reçoit et le fait pénétrer dans les pores de la table, il joint sa volonté à sa force physique, cette dernière agit sur le corps matériel, qu'il magnétise, tandis que sa pensée appelle les êtres qui lui ont été chers et qui viennent exprimer, à l'aide des moyens naturels, leur propres pensées,

La table en s'élevant dans l'air déroge sans doute à la loi de gravité ; mais nous ajouterons : elle déroge à la loi de gravité *connue jusqu'à ce jour*; mais la nature a-t-elle dit sont dernier mot? Avant qu'on eût expéri-

menté la force ascensionnelle de certains gaz, qui eût dit qu'une lourde machine portant plusieurs hommes peut triompher de la force d'attraction? Aux yeux du vulgaire, cela ne devait-il pas paraître merveilleux, diabolique? Celui qui eût proposé, il y a un siècle, de transmettre une dépêche à cinq cents lieues, et d'en recevoir la réponse en quelques minutes, eût passé pour un fou; s'il l'eut fait, on aurait cru qu'il avait le diable à ses ordres, car alors le diable était seul capable d'aller si vite.

Pourquoi donc ce fluide inconnu n'aurait-il pas la propriété, dans certaines circonstance données, de contre-balancer l'effet de la pesanteur, comme l'hydrogène contrebalance le poids du ballon? Ceci, remarquons-le en passant, est une comparaison, mais non une assimilation, et uniquement pour montrer par analogie, que le fait n'est pas physiquement impossible. Or, c'est précisément quand les savants, dans l observation de ces phénomènes, ont voulu procéder par voie d'assimilation, qu'ils se sont fourvoyés. Au reste, le fait est là; toutes les dénégations ne pourront faire qu'il ne soit pas, car nier n'est pas prouver; pour nous, il n'a rien de surnaturel; c'est tout ce que nous pouvons en dire pour le moment.

La pensée est un des attributs de l'Esprit; la possibilité d'agir sur la matière, de faire impression sur nos sens, et par suite de transmettre sa pensée, résulte, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de sa constitution physiologique: il n'y a donc dans ce fait rien de merveilleux.

Nous ajouterons ici les pensées du baron Du Potet, qui n'avait en vue que le magnétisme.

Les secrets de la nature, dit-il, ne sont point impénétrables; les sens de l'homme saisissent les formes; son Esprit peut parfois remonter jusqu'aux causes, et c'est en voyant comment opère la nature, qu'il parvient à l'imiter. C'est ce qui fait de l'homme un être à part, qui par son seul génie, est devenu roi de la terre. Il marche chaque jour à de nouvelles conquêtes, et rien ne peut l'arrêter dans sa course. Il se joue des éléments, parvient à se les asservir, sans qu'il se lasse jamais. Quel magnifique résultat de sa puissance! Qui donc oserait méconnaître en lui la parcelle d'intelligence divine, dont Dieu se plut à le revêtir lorsqu'il lui donna l'être.

Etudions donc pour nous rendre compte si ce qui nous est enseigné est réellement du domaine de la vérité.

Ne croyons plus en aveugles, mais seulement devant les faits.

Nous avons essayé de démontrer quel est la cause du mouvement de la table; nous dirons la prochaines fois, dans quel but on doit les faire tourner.

DE LA DOCTRINE DES PEINES ETERNELLES

La croyance à l'éternité des peines perd chaque jour tellement du terrain que sans être prophète, chacun peut en prévoir la fin prochaine. Elle a été combattue par des arguments si puissants et si péremptoires, qu'il semble presque superflu de s'en occuper désormais, et qu'il suffit de la laisser s'éteindre. Cependant, on ne peut se dissimuler que, toute caduque qu'elle est, elle est encore le point de ralliement des adversaires des idées nouvelles, celui qu'ils défendent avec le plus d'acharnement, parce que c'est un des côtés les plus vulnérables, et qu'ils prévoient les conséquences de sa chute. A ce point de vue, cette question mérite un examen sérieux.

La doctrine des peines éternelles, comme celle de l'enfer matériel, a eu sa raison d'être, alors que cette crainte pouvait être un frein pour les hommes peu avancés intellectuellement et moralement. De même qu'ils n'eussent été que peu ou point impressionnés par l'idée des peines morales, ils ne l'auraient pas été davantage par celle de peines temporaires; ils n'eussent même pas compris la justice des peines graduées et proportionnées, parce qu'ils n'étaient pas aptes à saisir les nuances souvent délicates du bien et du mal, ni la valeur relative des circonstances atténuantes ou aggravantes.

Plus les hommes sont rapprochés de l'état primitif, plus ils sont matériels; le sens moral est celui qui se développe en eux le plus tardivement. Par cette raison même ils ne peuvent se faire qu'une idée très-imparfaite de Dieu et de ses attributs, et une non moins vague de la vie future. Ils assimilent Dieu à leur propre nature; c'est pour eux un souverain absolu, d'autant plus redoutable qu'il est invisible, comme un monarque despote qui, caché dans son palais, ne se montre jamais à ses sujets. Il n'est puissant que par la force matérielle, car ils ne comprennent pas la puissance morale; ils ne le voient qu'armé de la foudre, ou au milieu des éclairs et des tempêtes, semant sur son passage la ruine et la désolation, à l'exemple des guerriers invincibles. Un Dieu de mansuétude et de miséricorde ne serait pas un Dieu, mais un être faible qui ne saurait se faire obéir. La vengeance implacable, les châtiments terribles, éternels, n'avaient rien de contraire à l'idée qu'ils se faisaient de Dieu, rien qui répugnât à leur raison. Implacables eux-mêmes dans leurs ressentiments, cruels envers leurs ennemis, sans pitié pour les vaincus, Dieu, qui leur était supérieur, devait être encore plus terrible.

Pour de tels hommes, il fallait des croyances religieuses assimilées à leur nature encore fruste. Une religion toute spirituelle, toute d'amour et de charité, ne pouvait s'allier avec la brutalité des mœurs et des passions. Ne blâmons donc pas Moïse de sa législation draconienne, qui suffisait à peine pour contenir son peuple indocile, ni d'avoir fait de Dieu un Dieu vengeur. Il le fallait à cette époque; la douce doctrine de Jésus n'eût point trouvé d'écho, et aurait été impuissante.

A mesure que l'Esprit s'est développé, le voile matériel s'est peu à peu dissipé, et les hommes ont été aptes à comprendre les choses spirituelles; mais cela n'est arrivé que graduellement. Quand Jésus est venu, il a pu annoncer un Dieu clément, parler de son royaume, qui n'est pas de ce monde, et dire aux hommes: Aimez-vous les uns les autres, faites du bien à ceux qui vous haïssent; tandis que les anciens disaient: Œil pour œil, dent pour dent.

Or, quels étaient les hommes qui vivaient du temps de Jésus? Etaient-ce des âmes nouvellement créées et incarnées? Si cela était, Dieu aurait donc créé au temps de Jésus, des âmes plus avancées qu'au temps de Moïse. Mais alors que seraient devenues ces dernières? Auraient-elles langui pendant l'éternité dans l'abrutissement? Le simple bon sens repousse cette supposition. Non! c'étaient les mêmes âmes qui, après avoir vécu sous l'empire de la loi mosaïque, avaient, durant plusieurs existences, acquis un développement suffisant pour comprendre une doctrine plus élevée, et qui aujourd'hui sont assez avancées pour recevoir un enseignement plus complet.

Cependant, Christ n'a pu leur révéler tous les mystères de l'avenir; lui-même dit: « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne les comprendriez pas; c'est pourquoi je vous parle en paraboles. » Sur tout ce qui regarde la morale, c'est-à-dire les devoirs d'homme à homme, il a été très-explicite, parce que touchant à la corde sensible de la vie matérielle, il savait être compris; sur les autres points, il se borne à semer, sous forme allégorique, les germes de ce qui devra être développé plus tard.

La doctrine des peines et des récompenses futures appartient à ce dernier ordre d'idées. A l'égard des peines surtout, il ne pouvait rompre tout à coup avec les idées reçues. Il venait tracer aux hommes de nouveaux devoirs: la charité et l'amour du prochain remplaçant l'esprit de haine et de vengeance, l'abnégation substituée à l'égoïsme: c'était déjà beaucoup; il ne pouvait rationnellement affaiblir la crainte du châtiment réservé aux prévaricateurs, sans affaiblir en même temps l'idée du devoir. Il promettait le royaume des cieux aux bons: ce royaume était donc interdit aux mauvais; où iraient-ils? Il fallait une contre-partie de nature à impressionner des intelligences encore trop matérielles pour s'identifier avec la vie spirituelle; car il ne faut pas perdre de vue que Jésus s'adressait au peuple, à la partie la moins éclairée de la société, pour laquelle il fallait des images en quelques sorte palpables, et non des idées subtiles. C'est pourquoi il n'entre point à cet égard dans des détails superflus; il lui suffisait d'opposer une punition à la récompense; il n'en fallait pas davantage à cette époque.

Si Jésus a menacé les coupables du feu éternel, il les a aussi menacés d'être jetés dans la *Gehenne;* or, qu'était-ce que la *Gehenne?* Un lieu aux environs de Jérusalem, une voirie où l'on jetait les immondices de la ville. Faudrait-il donc aussi prendre ceci à la lettre? C'était une de ces figures énergiques à l'aide desquelles il impressionnait les masses. Il en est de même du feu éternel. Si telle n'eût pas été sa pensée, il serait en contradiction avec lui-même en exaltant la clémence et la miséricorde de Dieu, car la clémence et l'inexorabilité sont des contraires qui s'annulent. Ce serait donc se méprendre étrangement sur le sens des paroles de Jésus, que d'y voir la sanction du dogme des peines éternelles, alors que tout son enseignement proclame la mansuétude du Créateur.

(*Ciel et Enfer.*)

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE Mme SAND

Dans la *Revue des Deux Mondes.*

La *Revue des Deux Mondes* publie, dans son dernier numéro, deux lettres de Mme George Sand à Mme Juliette Lamber, et où, à propos de botanique, l'auteur fait une touchante peinture du souvenir impérissable que laissent dans notre âme les morts que nous pleurons:

« Quoi de plus beau et de plus pur que la vision intérieure d'un mort aimé? L'esprit humain a la faculté d'une évocation admirable. L'ami reparaît, mais non tel qu'il était absolument. L'absence mystérieuse a rajeuni ses traits, épuré son regard, adouci sa parole, élevé son âme. Il se rappelle quelques erreurs, quelques préjugés, quelques préventions inséparables du milieu imcomplet où il avait vécu. Il en est débarrassé. Il vous invite à vous débarrasser aussi de cet alliage.

« Il ne se pique point d'être entré dans la lumière absolue, mais il est mieux éclairé, il juge la vie avec calme et sagesse. Il a gardé de lui-même et développé tout ce qui était bon. Il est désormais, à toute heure, ce qu'il était dans ses meilleurs jours. Il nous rappelle les bienfaits de son amitié, et il n'est pas besoin qu'il nous prie d'en oublier les erreurs et les lacunes. Son apparition les efface.

« Telle est la puissance de l'imagination et du sentiment en nous, que nous rendons la vie à ceux qui nous ont quittés. Y sont-ils pour quelque chose? Nous le croyons par l'enthousiasme et l'attendrissement. La raison jusqu'ici ne nous le prouve pas; elle ne peut tout prouver; elle n'est pas la seule lumière de l'homme *quoi qu'on dise;* mais elle a des droits sacrés, imprescriptibles, ne l'oublions pas, et n'arrêtons jamais son essor.

« En attendant qu'elle se mette d'accord avec notre cœur, car il faut qu'elle en arrive là, donnons à nos amis envolés un sanctuaire dans notre âme, et continuons la reconnaissance et l'affection au-delà de la tombe en leur faisant plus belle cette région idéale, cette vie renouvelée où nous les plaçons. Qu'ils soient pour nous comme les suaves parfums de fleurs qui s'épurent en se condensant. »

Ce n'est pas sans motifs que nous avons cité ce passage éloquent, où se révèlent les éminentes qualités de style et l'imagination féconde et passionnée de l'admirable écrivain qui vient d'être condamné sans appel par le tribunal des *quinze..... vingt* d'Oullins. Les idées exprimées dans ce passage donnent lieu aux interprétations les plus étrangement contradictoires.

Aux yeux de la *France*, de telle idées attestent de la manière la plus convaincante le spiritualisme parfait de Mme George Sand; voici de quelle façon ce journal apprécie, en effet, la citation que nous avons donnée plus haut :

« Ce n'est pas seulement de la poésie, dans ce qu'elle a de plus suave; c'est aussi le cri de l'âme qui proteste contre le vide du matérialisme et qui retentit dans la conscience en s'imposant à la raison. »

L'*Union*, qui n'est pas moins dévouée à la cause du spiritualisme que la *France* elle-même, est bien loin cependant d'envisager du même œil les lettres de Mme George Sand, et voici le jugement qu'elle en porte :

« C'est du matérialisme sans voiles et sans réticences. « Mme George Sand devait en venir là. »

Ainsi, pour la *France*, le travail de Mme George Sand est la plus haute expression, la plus pure quintessence du spiritualisme, et pour l'*Union* c'est du *matérialisme sans voiles et sans réticences...*

Nous Spirites, nous pensons avec la *France*, que les pensées qu'émet Mme George Sand sont du plus pur spiritualisme et nous sommes étonnés que l'*Union* pense précisément le contraire et puisse dire: C'est du matérialisme etc.

Pourquoi les mêmes mots sont-ils si contradictoirement interprétés? Pourquoi? Parce que les hommes ne sont pas tous égaux en avancement et qu'ils ne peuvent juger les choses de la même façon. Tous les êtres étant soumis au progrès social ou moral, suivent le même but, par des chemins différents: tel arrive plus tôt ou plus tard.

Nous trouvons dans la lettre de Mme George Sand une telle expression de langage spiritualiste, que nous nous demandons si elle n'est pas médium. Voir par la fixité de la pensée un ami absent n'est autre chose qu'une évocation naturelle, elle attire à nous l'Esprit de ce cher absent, qui peut nous inspirer le bien si sa pensée est au bien; il lit dans son passé, il voit le nôtre et il cherche à nous faire profiter de son expérience; il nous prend par la main, pour ainsi dire, pour nous faire éviter les chutes dont, lui aussi, a senti les douleurs. Nos morts, ceux que nous avons bien aimés, servent efficacement à notre avancement, si nous les suivons par l'esprit à mesure qu'ils s'avancent eux-mêmes et qu'ils s'épurent; il semble que ceux que nous pleurons nous attirent à eux en nous dégageant de la matière à mesure qu'ils s'avancent eux-mêmes, parmi les Esprits purs. Voilà pourquoi ceux que nous avons perdus sont toujours pour quelque chose dans notre vie, si nous leur donnons, comme dit Mme George Sand, un sanctuaire dans notre âme. N'est-ce pas là ce qui nous fait supporter la séparation, si nous avons la certitude que ceux que nous pleurons sont heureux, que cette séparation n'est que matérielle, puisque nous vivons avec ceux qui ne sont plus par l'esprit, et que nous pouvons nous mettre en contact direct avec eux? Ah! que la froide raison vienne entretenir cet aliment indispensable de la vie, et aider à le faire croître et fructifier. Qu'elle vienne dire aux hommes de progrès: Vous avez tous des devoirs à remplir dans l'humanité, vous avez des amis invisibles, amis du progrès mieux que vous encore et qui sont prêts à vous aider au premier appel que vous leur adresserez; ils vous inspireront, ils vous guideront et relèveront votre foi chancelante.

Mme George Sand a-t-elle puisé ailleurs que dans son cœur ces pensées spiritualistes? Nous ne le pensons pas! Elle croit avec nous que l'idée d'une séparation éternelle serait une anomalie terrible! Qui peut supporter cette idée? La mère, l'enfant, le mari, la femme, l'ami, l'amie ne sentent-ils pas dans leur âme le besoin de croire à l'immortalité, c'est-à-dire à la vie spirituelle. Se sentir aimé et protégé par ceux qui nous ont quittés est un besoin du cœur; pourquoi chercher à détruire une pensée si bienfaisante? Espérons, au contraire, avec Mme George Sand, cet esprit d'élite, que la raison aidée d'une foi individuelle indépendante viendront sanctionner les aspirations de l'âme et les besoins du cœur en admettant cette religion naturelle, la perfectibilité et la vie spirituelle.

FRAGMENT D'UN DISCOURS

PRONONCÉ PAR VICTOR HUGO SUR LA TOMBE D'UNE JEUNE FILLE.

« En quelques semaines, nous nous sommes occupés « des deux sœurs, nous avons marié l'une, et voici que « nous ensevelissons l'autre. C'est là le perpétuel « tremblement de la vie, inclinons-nous, mes frères, « devant la sévère destinée.

« Inclinons-nous avec espérance. Nos yeux sont faits « pour pleurer, mais pour voir; notre cœur est fait « pour souffrir, mais pour croire. La foi en une autre « existence sort de la faculté d'aimer. Ne l'oublions « pas, dans cette vie inquiète et rassurée par l'amour, « c'est le cœur qui croit. Le fils compte retrouver son « père, la mère ne consent pas à perdre à jamais « son enfant. Ce refus du néant est la grandeur de « l'homme.

« Le cœur ne peut errer. La chair est un songe « elle se dissipe. Cet évanouissement, s'il était la fin « de l'homme, ôterait à notre existence toute sanction; « nous ne nous contentons pas de cette fumée qui est « la matière, il nous faut une certitude. Quiconque « aime sent qu'aucun des points d'appui de l'homme « n'est sur la terre. Aimer c'est vivre au-delà de « la vie!

« Sans cette foi, aucun don parfait du cœur ne serait « possible; aimer, qui est le but de l'homme, serait « son supplice. Le paradis serait l'enfer. Nous le disons « bien haut, la créature aimante exige la créature « immortelle, le cœur a besoin de l'âme.

« Il y a un cœur dans ce cercueil, et ce cœur est vivant. « En ce moment, il écoute mes paroles. Emily de « Putron, était le doux orgueil d'une respectable et « patriarcale famille; ses amis et ses proches avaient « pour enchantement sa grâce, et pour fête son sourire. « Elle était comme une fleur de joie épanouie dans la « maison. Depuis le berceau, toutes les tendresses « l'environnaient, elle avait grandi heureuse, et, « recevant du bonheur, elle en donnait; aimée, elle « aimait! Elle vient de s'en aller.

« Où s'en est-elle allée? Dans l'ombre, non! C'est « nous qui sommes dans l'ombre. Elle est dans l'au- « rore, elle est dans le rayonnement, dans la vérité, « dans la réalité, dans la récompense. Ces jeunes « mortes, qui n'ont fait aucun mal dans la vie, sont les « bienvenues du tombeau, et leur tête monte douce- « ment hors de la fosse, vers une mystérieuse couronne. « Emily de Putron est allée chercher là-haut la séré- « nité suprême, complément des beautés vers l'idéal : « espérance vers la certitude, amour vers l'infini, « perle, vers l'Océan, esprit, vers Dieu.....

« Va âme!....

« Le prodige de ce grand départ céleste qu'on appelle « la mort, c'est que ceux qui partent ne s'éloignent point. « Ils sont dans un monde de clarté, mais ils assistent « témoins attendris, à notre monde de ténèbres, ils sont « en haut, et tout près, O! vous qui que vous soyez, qui « avez vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne « vous croyez pas quittés par lui. Il est toujours là. Il « est à côté de vous plus que jamais. La beauté de la « mort, c'est la présence, présence inexprimable des « âmes aimées souriant à nos yeux en larmes. L'être « pleuré est disparu, non parti. Nous n'apercevons « plus son doux visage. Les morts sont les invisibles « mais ils ne sont pas les absents.

« Rendons justice à la mort, ne soyons point ingrats « envers elle. Elle n'est pas, comme on le dit, un écrou- « lement et une embûche; c'est une erreur de croire « qu'ici dans cette obscurité de la fosse ouverte tout se « perd. Ici tout se retrouve, la tombe est un lieu de « restitution. Ici l'âme ressaisit l'infini! Ici elle recou- « vre sa plénitude; ici elle rentre en possession de sa « mystérieuse nature, elle est déliée du corps, déliée du « besoin, déliée du fardeau, déliée de la fatalité. La « mort est la plus grande des libertés. Elle est aussi le « plus grand des progrès. La mort, c'est la montée de « tout ce qui a vécu au degré supérieur, ascension « éblouissante et sacrée. Chacun reçoit son augmenta- « tion, tout se transfigure dans la lumière. Celui qui « n'a été qu'honnête sur la terre devient beau, celui « qui n'a été que beau devient sublime, celui qui n'a « été que sublime devient bon. »

A ces remarquables paroles, il ne manque absolument que le mot Spiritisme. Ce n'est pas seulement l'expression d'une vague croyance à l'âme et à sa survivance; c'est encore moins le froid néant succédant à l'activité de la vie, ensevelissant pour toujours son manteau de glace, l'esprit, *la grâce, la beauté*, les qualités du cœur; ce n'est pas non plus l'âme abîmée dans cet océan de l'infini qu'on appelle le tout universel: c'est bien l'être réel, individuel, présent au milieu de nous, souriant à ceux qui lui sont chers, les voyant, les écoutant, leur parlant par la pensée. Quoi de plus beau, de plus vrai que ces paroles: Aimer, c'est vivre au-delà de la vie. Sans cette foi, aucun don profond du cœur ne serait possible. Aimer, qui est le but de l'homme, serait son supplice. Ce paradis serait l'enfer. Non, disons-le bien haut, la créature aimante exige la créature imortelle.

Le cœur a besoin de l'âme, Quelle idée plus juste de la mort que celle ci: « Le prodige de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est que ceux qui partent ne s'éloignent point. Ils sont dans un monde de clarté, mais ils assistent, témoins attendris, à notre monde de ténèbres, ils sont là haut et tout près. O vous! qui que vous soyez, qui avez vu s'évanouir dans la tombe un être cher, ne vous croyez pas quittés par lui. Il est toujours là. Il est à côté de vous plus que jamais. C'est une erreur de croire qu'ici, dans cette obscurité de la fosse ouverte, tout se perd. Ici tout se retrouve. La tombe est un lieu de restitution. Ici, l'âme ressaisit l'infini. Ici elle recouvre sa plénitude. »

N'est-ce pas exactement ce qu'enseigne le Spiritisme? Mais à ceux qui pourraient se croire le jouet d'une illusion, il vient ajouter à la théorie la sanction du fait matériel, par la communication de ceux qui sont partis avec ceux qui restent. Qu'y a-t-il donc de si déraisonnable à croire que ces mêmes êtres, qui sont à côté de nous avec un corps éthéré, puissent entrer en relation avec nous.

O vous, sceptiques! qui riez de nos croyances, riez

donc de ces paroles du poète philosophe dont vous reconnaissez la haute intelligence, direz-vous qu'il est halluciné, qu'il est fou, quand il croit à la manifestation des Esprits. Est-il fou celui qui a écrit : Ayons compassion des châtiés. Hélas! qui sommes-nous nous-mêmes? qui suis-je, moi qui vous parle? qui êtes-vous, vous qui m'écoutez, D'où venons-nous? est-il bien sûr que nous n'ayons rien fait avant d'être nés? La terre n'est point sans ressemblance avec une geôle, qui sait si l'homme n'est point un repris de justice divine, regardez la vie de près; elle est ainsi faite qu'on y sent partout de la punition. Les *Misérables*, 7e volume livr. VIIe, chapitre 1er, n'est-ce pas là la préexistence de l'âme, la réincarnation sur la terre, monde d'expiation.

Voyez l'*Imitation de l'Évangile*, nos 27, 46, 47.

Vous qui niez l'aveuir, quelle étrange satisfaction est la vôtre, de vous complaire à la pensée de l'anéantissement de votre être, de ceux que vous avez aimés, Oh! vous avez raison de redouter la mort, car pour vous c'est la fin de toutes vos espérances.

Le discours ci-dessus ayant été lu à la Société de Paris, dans la séance du 27 janvier 1865, l'Esprit de la jeune Emily de Putron, qui sans doute l'écoutait et partageait l'émotion de l'assemblée; s'est manifesté spontanément par madame Costel, et a dicté les paroles suivantes:

« Les paroles du poète ont couru comme un souffle sonore sur cette assemblée; elles ont fait tressaillir vos Esprits; elles ont évoquée mon âme, qui flotte incertaine encore, dans l'éther infini. O poète révélateur de la vie, tu connais bien la mort, car tu ne couronnes pas de cyprès ceux que tu pleures, mais tu rattaches sur leur front les tremblantes violettes de l'espérance. J'ai passé rapide et légère, effleurant à peine les joies attendries de la vie; au déclin du jour, je me suis envolée sur le rayon tremblant qui mourait au sein des flots.

» O ma mère! Ma sœur! Mes amis!

Grand poète! ne pleurez plus, mais soyez attentifs. Le murmure qui frôle vos oreilles est le mien, le parfum de la fleur penchée est mon souffle. Je me mêle à la grande vie pour mieux pénétrer votre amour. »

Nous sommes éternels, ce qui n'a pas commencé ne peut finir, et ton génie, ô poète semblable au fleuve qui court vers la mer, remplira l'éternité de la puissance, qui est force et amour.

« EMILY. »

FAITS DIVERS

On lit dans le *Nouvelliste*, de Marseille, sous la date du 13 juin :

« La justice a eu hier à constater un fait inoui de précocité dans le crime. Une jeune fille de onze ans a essayé d'empoisonner sa mère en lui faisant boire un verre de lait d'ânesse dans lequel elle avait préalablement fait infuser des allumettes chimiques.

« Interrogé par le juge d'instruction, ce petit monstre a déclaré qu'il avait accompli cet acte dans le but de se venger de sa mère qui l'avait privée de dessert et de goûter! Il est ressorti, en outre, de l'interrogatoire de cette petite fille qu'elle est déjà d'une immoralité révoltante.

« Nous douterions nous-même de la véracité de ces faits, si nous n'étions assuré qu'ils ont été puisés à une source certaine. »

Comment expliquer un fait si extraordinaire : tant de perversité chez un enfant qui, à peine entré dans la vie, s'y fait remarquer sous un si triste apect. La science et toutes les combinaisons humaines ne peuvent nous expliquer ce mystère; le Spiritisme seul vient lui donner une raison d'être et l'expliquer ainsi : C'est un Esprit qui, malgré l'infériorité morale de notre société, ne s'en est pas moins fourvoyé en y entrant, et qui n'a pas été assez fort pour résister à ses instincts barbares. De plus, par sa nature, l'Esprit attire à lui la même catégorie d'Esprits, qui, loin de lui inspirer le bien, le poussent continuellement au mal; la punition de ses fautes peut lui aider à secouer cette obsession du mal et lui donner la force d'en sortir. C'est ainsi que nous nous faisons progresser les uns les autres, et que des Esprits inférieurs peuvent espérer l'amélioration spirituelle; chaque existence amène de nouveaux progrès en subissant le châtiment de ses fautes, et c'est ainsi que l'Esprit s'élève dans la hiérarchie spirituelle.

A PROPOS DE LA BIBLIOTHÈQUE D'OULLINS.

Nous nous étions proposé, à l'exemple de nos frères d'Oullins, d'établir une bibliothèque populaire par souscription, mais entièrement spirite ou Spiritualiste, en y joignant les ouvrages avant-coureurs du spiritisme et qui remplissent le même but : tels que les ouvrages qui ont pour auteurs Camille Flammarion, André Pezzani, Jules Simon, Fourier, et autres auteurs anciens et modernes.

Mais ne voilà-t-il pas que nous sommes accusés, sans doute avec M. Arlès-Dufour, d'avoir, nous Spirites, été pour quelque chose dans l'établissement de la bibliothèque d'Oullins. Il est possible qu'il y ait parmi les souscripteurs des spirites, mais nous l'ignorons. Ce n'est pas que le fait par lui-même nous fasse de la peine, loin de là, car nous voudrions qu'il fût vrai; nous serions fiers de marcher côte à côte avec des défenseurs de la liberté de conscience tels que M. Arlès-Dufour. — Les quinze signataires de la pétition ne nous intimident nullement, malgré l'ombre sous laquelle ils se cachent. A quelque chose malheur est bon! A cette occasion, l'on a gratifié les spirites d'un nouveau titre; mais, chers Spirites, prenons-en bravement notre parti; acceptons bravement l'épithète, et montrons à nos adversaires que le parti spirite, qualifié de parti de niais, portera toujours haut l'étendard qui a pour devise : *Hors la charité pas de salut.*

CORRESPONDANCE

Lyon, le 10 juillet 1868.

Monsieur le Rédacteur,

Je vous remercie d'avoir reproduit l'article du journal le *Refusé*, ainsi que des réflexions qui l'accompagnent, rapportant les faits de la rue Boileau, par lesquels M. Charrain a été rappelé à la vie par moi. Je vous remercie, non par intérêt, de cette publicité, puisque j'ai constamment gardé l'anonyme, Dieu étant le meilleur juge de nos actes, mais parce que cet acte de dévoûment servira d'exemple et d'encouragement à ceux qui peuvent faire le bien par le magnétisme, par la sublime science trop méconnue qui nous occupe!...

Vos réflexions me suggèrent les questions suivantes : Le bien comme le mal est-il inné en nous, où sommes-nous conduits ou influencés par des Esprits bons ou mauvais, suivant notre disposition et les circonstances? En résulte-t-il un combat quelquefois où le plus fort emporte la décision? Ou bien l'inclination naturelle attire-t-elle plutôt les uns que les autres Esprits ?

Il n'est pas douteux pour l'homme qui réfléchit, qui cherche à se connaître lui-même que la chaîne n'est pas interrompue depuis le polype jusqu'à Dieu, qu'il y a des âmes ou Esprits entre nous et le Créateur, par conséquent supérieurs à l'homme et qui peuvent, en usant de leur influence et de leur supériorité, rendre l'homme meilleur, plus sympathique, plus charitable. C'est ce qui a fait dire : Ange gardien, communion des saints, communion des bons. Les méchants n'ont-ils pas aussi dans leur entourage leur commune union? Quoiqu'il en soit, je suis de votre avis : Hors de la charité point de salut. Et ce ne sera qu'à cette condition, qu'ambition à part, l'axiome primitif, l'axiome de l'Eglise sera une vérité.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, ma cordiale sympathie.

Votre sœur en croyance,

ANNA B. DE B.

Pour répondre aux quelques questions que vous nous posez, et pour le faire avec la simplicité qui est le seul mérite de notre feuille moralisatrice, nous n'entrerons dans aucune étude de métaphisyque, quoique la haute portée de vos questions semble le demander.

Nous ne prendrons pour unique base de nos réponses que la loi solidaire qui relie de bas en haut tous les êtres de la création. Immense chaîne, qui part du Créateur et qui retourne à lui, et dont chaque anneau accomplit un travail de marche ascendante et progressive.

Le bien est le seul but vers lequel aspire l'Esprit qui commence une personnalité.

Le mal est la déviation aux lois naturelles, par le seul fait de l'ignorance de ces lois.

Le bien est-il inné en nous?

Emanant d'une source parfaite, il doit l'être! Mais il ne se développe que par le travail, et ne grandit que par nos acquis dans des incarnations successives.

Le mal, déviation aux lois naturelles, semble parfois être une conséquence de la force des choses. Telle est, dans certains cas, la nécessité de destruction, qui va même jusqu'à son semblable. La guerre, par exemple. Mais cette nécessité cruelle disparaîtra à mesure que l'Esprit s'épurera, car l'homme comprendra que ce n'est qu'une barbarie et que la gloire qui en découle est sauvage.

L'homme est-il influencé par des Esprits bons ou mauvais? Sans doute! L'Esprit qui s'incarne peut, plein de foi et d'enthousiasme, quitter un *milieu très-inférieur*, et, dans *l'espoir d'avancer plus vite, choisir* une épreuve pour laquelle il lui faudrait une grande somme de connaissances acquises déjà. N'ayant pas bien mesuré ses forces, il peut être vivement inquiété par les Esprits du milieu qu'il vient de quitter, et n'être point assez avancé pour comprendre et s'appliquer l'assistance supérieure, qui ne lui fait jamais défaut. De là, l'écueil; de là, la chute. A part ce combat entre l'Esprit incarné et le monde invisible, il reste encore, se rattachant à la loi solidaire, les circonstances de la vie terrestre, circonstances qui pèsent plus ou moins sur sa volonté et sur ses actions, puis encore le contact de ceux avec qui il est obligé de vivre et de travailler. Contact qui n'est pas sans influence dans l'accomplissement de la tâche que l'esprit s'est imposée en s'incarnant.

Le mal est la pire science, mais c'en est une! On ne peut apprécier la santé, sans avoir connu la maladie, le repos sans avoir connu la fatigue, le bonheur sans avoir connu l'adversité, le calme sans avoir connu l'agitation; enfin, on ne peut vraiment comprendre la lumière et l'apprécier sans s'être traînée dans l'ombre. Voilà pourquoi l'homme, jouissant de son libre arbitre, ne peut acquérir que sa propre expérience, aux dépens de ses chutes et de ses rechutes, de ses combats et de ses douleurs.

Il est aidé et soutenu dans la lutte par ses frères supérieurs du monde invisible, mais il n'est pas toujours apte à bien les comprendre, car son organisation ne répond pas toujours à sa bonne volonté, et il est exposé à être tyrannisé par ses égaux et ses inférieurs de l'espace. De là, la tentation et l'inspiration! Heureux s'il peut échapper à la première et suivre la dernière. Ce n'est que par la prière du cœur qu'il peut attirer l'une et se soustraire à l'autre.

Vous avez mille fois raison, madame, de notre aptitude à recevoir et à comprendre l'influence supérieure de nos frères de l'espace, viendra toujours notre amélioration morale et, par là, physique, puisque celle-ci est le plus souvent dépendante de l'autre.

Nous vous remercions de vous écrier avec nous : Hors la charité pas de salut, et de vouloir bien vous dire notre sœur en croyance.

Le Gérant, FINET.

Association typographique lyonnaise. — Regard, rue Tupin, 31.